

Intervention lors du Séminaire de la FEDEPSY

« Freud et son époque »,

Animé par Dimitri Lorrain et Yves Dechristé

6 avril 2021

Sandra Baumlín¹

Extrait d'*Ajax* de Sophocle, illustration d'une des valeurs de l'Athènes du V^e siècle avant J.C. :

« Femmes, le meilleur ornement de votre sexe, c'est le silence². »

Je vous présente ma réflexion suite à la lecture de l'essai d'Olivia Gazalé, intitulé *Le mythe de la virilité. Un piège pour les deux sexes* aux éditions Robert Laffont (2017). Cette réflexion ne se prétend ni exhaustive, ni définitive, mais en mouvement, dans l'attente de vos apports.

Olivia Gazalé a enseigné la philosophie pendant vingt ans en classes préparatoires, à l'Institut d'Études Politiques de Paris et aux mardis de la philo, dont elle est cofondatrice.

Elle expose dans cet ouvrage très dense le déroulement de la construction, au fil des siècles, de la domination masculine. Plus précisément, plutôt que de domination masculine, elle parle de la mise en place d'un système « viriarcal », soit la mise en place du grand récit de la supériorité virile.

Elle précise :

« le premier à avoir renversé l'ordre sexuel – reproche actuellement fait aux femmes et en particulier aux féministes – n'est pas la femme, mais l'homme, lorsque, entre le troisième et le premier millénaire avant J.-C., il mit fin au monde mixte – dans lequel les droits et libertés des

¹ Psychologue clinicienne, psychanalyste.

² Sophocle, *Ajax*, dans *Théâtre Complet*, traduction R. Pignarre, Paris, Garnier-Flammarion, 1993, vers 293.

femmes étaient beaucoup plus étendus et où le féminin était respecté et divinisé – pour bâtir un nouveau monde, le monde virilocal, dans lequel la femme allait être infériorisé, enfermée, et perdre tous ces pouvoirs³. »

L'intérêt de cet ouvrage est de nous présenter, en 517 pages, une thèse féministe sous un angle original : la domination masculine est un piège pour les femmes, mais également un piège pour les hommes. En effet, qu'est-ce qu'être un homme dans le système viriarcal ? C'est d'abord ne pas être une femme, ni être efféminé.

L'hypothèse de ce livre est, je cite, que :

« le malaise masculin, – grâce auquel pour exemple les *Angry White Men* ont conduit à l'élection de Donald Trump – le malaise masculin est réel, mais il ne résulte pas tant de la récente révolution féministe (processus loin d'être achevé) que du piège que l'homme s'est tendu à lui-même, il y a près de trois millénaires, en accomplissant la révolution viriarcale qui fit de lui le maître absolu de la femme⁴. »

Dans cet ouvrage, nous traversons la mythologie et la tragédie grecque, la biologie et la médecine, la sociologie, la religion, l'histoire, l'ethnologie, le juridique, la littérature. En effet, le système viriarcal se fonde sur un ensemble de postulats, croyances et principes, élaborations conceptuelles savantes, normes et lois, mythes et symboles qu'il est intéressant de débusquer, de repérer, et c'est à mon sens tout l'intérêt de ce livre. On ne parle pas en effet que de violences réelles ou symboliques envers les femmes à travers l'histoire, de la part de tels ou tels groupes d'hommes auxquels les plus raffinés ne s'identifient pas, mais de l'installation d'une supériorité du principe masculin sur le principe féminin, dont il me paraît important d'en prendre conscience tant nous baignons tous et toutes dedans sans vraiment le savoir.

Gazalé expose

– comment s'est organisée la prise de pouvoir de l'homme sur la femme, grâce à l'élaboration de ce système viriarcal, quelles représentations de la femme ont découlé de ce système, via l'essentialisation de la femme

³ O. Gazalé, *Le mythe de la virilité. Un piège pour les deux sexes*, éd. R. Laffont, 2019. p. 17-18.

⁴ *Ibid.* p. 17.

– comment s’est construit le mythe viril de l’Antiquité à nos jours, pour comprendre à quoi doit satisfaire un homme pour prouver sa virilité, la question du dressage des corps masculins, du sur-homme au sous-homme

– et enfin, comment ce monde viril s’est et se déconstruit.

On retrouve à ce propos quelques éléments dans le livre de Zweig *Le monde d’hier* dans lequel il fait part du monde dans lequel il a été élevé, le monde d’avant la Première Guerre mondiale, le monde dans lequel Freud a évolué également. Je cite :

« C’est ainsi que la société d’alors voulait la jeune fille sotte et niaise, bien élevée et sans idées, curieuse et pudique, dénuée d’assurance et de sens pratique et, grâce à cette éducation étrangère à la vie, destinée d’emblée à être plus tard, dans le mariage, formée et conduite passivement par l’homme⁵ »

et

« C’était un triste temps pour la jeunesse, les jeunes filles hermétiquement isolées de la vie et placées sous le contrôle de leur famille, entravées dans le libre épanouissement de leur corps et de leur esprit, les jeunes gens contraints aux cachotteries et aux sournoiseries par une morale à laquelle, au fond, personne ne croyait ni ne se soumettait⁶. »

Olivia Gazalé termine avec un chapitre qui s’intitule « Réinventer les masculinités », où elle assure que « *la révolution du féminin sera pleinement accomplie quand aura lieu la révolution du masculin* », basées sur les masculinités, qui elles sont multiples, comme le sont les féminités, à la différence de la virilité, modèle unique et hégémonique.

« Quand les hommes se seront libérés des assignations sexuées qui entretiennent, souvent de manière parfaitement inconsciente, la misogynie et l’homophobie, lesquelles procèdent toutes deux d’une répulsion envers le féminin venue du fond des âges. »

Il s’agirait donc plus pour l’auteure d’une crise du modèle normatif de la virilité, davantage que d’une crise des hommes ou du masculin.

Concernant la psychanalyse, l’ouvrage l’évoque très rapidement : le psychanalyste Michel Schneider est appelé à illustrer la position de certains analystes sur l’idée d’une féminisation de l’État actuel dans ce malaise de la virilité. Lacan et son expression « la femme

⁵ S. Zweig, *Le monde d’hier. Souvenirs d’un européen*, Belfond, 1982. p. 101.

⁶ *Op. cit.*, p. 111.

n'existe pas » illustre quant à elle l'idée que la condition féminine est loin d'être homogène dans le monde et met un coup d'arrêt au débat sans fin d'une actuelle « domination féminine » tant récriée.

Ferenczi et sa « psychanalyse des origines de la vie sexuelle » est appelé dans la recherche des racines inconscientes du combat immémorial des sexes.

Référence est faite à Freud quant à l'essentialisation de la femme et la trinité vierge-mère-putte, ou la question du genre.

Alice Miller et sa pédagogie noire est évoquée. Et enfin Antoinette Fouque, psychanalyste, militante féministe, qui proclame : « il y a deux sexes » et pour qui nier l'altérité et la dualité sexuelle sont ni plus ni moins des crimes (2004).

Peu d'éléments critiques en somme approfondis pour ce qui en est de la psychanalyse, étonnamment dirais-je.

L'ouvrage de Gazalé nous rappelle que pour ce qu'il en est de l'être humain, c'est moins l'organique qui prime, que le registre de l'échange symbolique des lois de la parole et du langage. Qu'il s'agit de questionner les évidences, et que c'est le propre de la recherche de questionner les évidences.

Et ce qui est intéressant, ainsi, dans la recherche psychanalytique, est d'aller au-delà de l'idée que le sens commun peut se faire du désir des femmes.

Cela reste un débat vivant dans la psychanalyse d'ailleurs, hier comme aujourd'hui.

Entre 1850 et 1945, on assiste à la naissance et au développement d'une première vague du féminisme. Freud y fait d'ailleurs quelque peu référence en des termes peu encourageants. Avec une seconde vague vers 1960, on voit apparaître en France deux options : un féminisme matérialiste et radical, venu des USA, qui poursuit les thèses de Simone de Beauvoir, et veut affranchir les femmes du carcan corporel, socle de la domination masculine, et un féminisme psychanalytique qui engage une proposition quasi opposée – qu'on appelle courant différentialiste – qui exalte la spécificité maternelle des femmes pour réclamer l'égalité en faisant de cette capacité maternelle une puissance positive et valorisable.

Qu'en est-il de la question féminine chez Freud et Lacan ? Et à ce jour, qu'en ai-je lu et compris ?

Freud avoue avec honnêteté sa grande perplexité face à l'énigme du désir féminin, au point de nous renvoyer aux poètes pour y entendre quelque chose. La position freudienne face au désir féminin sera complexe, bien que stable des débuts jusque dans les années 1930.

Il considère l'inégalité intellectuelle entre les sexes dépendante des conditions sociales d'éducation des femmes, mais assure un moindre don pour la sublimation, de moindres exigences du surmoi, et un moindre sens de la justice chez les femmes, dans « Quelques conséquences psychologiques de la différence anatomique entre les sexes ».

Et surtout, bien qu'il soit peu convaincu lui-même par ses réponses, Freud note que la situation féminine s'installe à l'issue de l'œdipe pour la fille, via le désir du pénis et le désir de l'enfant, ainsi qu'une identification idéale à la mère dans le domaine de l'avoir. Ce faisant cela amènerait les femmes à un véritable rapport d'hostilité à la culture, par défense de la famille et de la vie sexuelle.

Pour Freud, la libido est masculine, la présence ou l'absence de pénis déterminant le devenir homme ou femme. L'anatomie, c'est le destin écrit-il en 1923 dans *La Vie sexuelle*. Dans les deux cas, le féminin fait l'objet d'un refus. Et les destins de la féminité passent par le phallus : qu'il soit désiré, revendiqué, ou qu'elle y renonce.

Il faudra attendre le Lacan levistraussien pour sortir du préjugé freudien faisant de la mère l'idéal de la femme pour la femme, et ainsi répondre aux vives critiques de Bourdieu et Foucault, qui parlent de naturalisation psychanalytique de la sexualité.

Lacan disjoint le devenir femme du devenir mère, s'éloigne ainsi de la solution freudienne de la mère idéalisée, et du naturalisme imputé à la psychanalyse par Bourdieu et Foucault.

En développant sa dialectique de l'être et l'avoir (le phallus), le registre de la satisfaction maternelle (ou de l'avoir freudien) et le registre de l'être-femme, du côté du désir, (être l'objet du désir des hommes), Lacan affirme « *l'excellence de l'être féminin, c'est le désir de la femme contre la satisfaction maternelle* », là où Freud indiquait en 1932 « *nous devrions reconnaître le désir de pénis comme un désir féminin par excellence* ».

Pour Lacan, la vraie femme est Médée, au nom du désir qu'elle incarne. C'est en cela qu'il fera également une relecture du cas Dora.

Plus précisément, la question du traitement de la différence des sexes évolue chez Lacan entre le séminaire *La relation d'objet* en 1956-1957 et le séminaire *Encore* de 1972-1973. La lecture lacanienne de Freud se démarque : elle distingue le pénis, organe réel, du phallus symbolique et signifiant du désir. Il rompt avec l'anatomie et le biologique pour proposer une

approche symbolique de la différence des sexes. Avec le tableau de la sexuation, il s'agit du rapport de chacun, qu'il se dise homme ou femme, à la jouissance, sans catégoriser les sexes, mais bien les modes de rapport à la jouissance.

Pour conclure

Un regard sur les conditions sociales et l'histoire des femmes en Occident nous amène à la solution de Lacan face à l'impasse freudienne.

Est-ce à dire que le féminin est tout entier du côté de l'émancipation des femmes ? Non, il faut entrevoir tout ce qui, dans la femme, travaille à son propre enfermement domestique : la mère va contre la femme. Lacan va d'ailleurs poser la question de la part des dominées dans leur domination comme Bourdieu. Et cette position lacanienne sur la question féminine va engager l'éthique de la psychanalyse dans la clinique du cas, notre éthique, la direction de la cure, et la clinique du social dont nous avons quelque chose à dire.

Ainsi, pour reprendre quelques idées émises lors du dernier séminaire, et pour s'entraîner à renverser les évidences : nous pouvons évoquer aujourd'hui dans les mouvements *MeToo* and Co un déni du thanatos inhérent au désir, sous-entendu le désir masculin.

Mais nous pouvons également y entendre un déni du thanatos inhérent au désir féminin.

Peut-on accorder aux femmes aujourd'hui de revendiquer être sujet de désir, et non plus seulement objet de désir, et être de parole, susceptible de dire ainsi haut et fort oui ou non au désir masculin qui se manifeste avec plus ou moins d'élégance ?

Nous rejoignons avec cette dernière remarque notre ami Sophocle, et l'exigence du silence des femmes de l'Athènes du V^e siècle avant J.C. : serait-ce encore cette exigence qui est à l'œuvre, face aux prises de parole actuelles des femmes dans la sphère publique ?